

Habiter le paysage à l'ombre de l'Orford

Anne Brigitte Renaud

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83984ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Renaud, A. B. (2016). Habiter le paysage à l'ombre de l'Orford. *Lettres québécoises*, (164), 60–61.



Habiter le paysage à l'ombre de l'Orford

Le festival littéraire estival qui invite écrivains, lecteurs et épistoliers à se croiser au cœur du paysage estrien jouit du privilège de ne pas être à la remorque des nouveautés du monde du livre. Par le choix d'un thème annuel, les Correspondances d'Eastman proposent d'échanger sur un aspect singulier du texte, sans égard aux dates de publication des ouvrages.

La couleur des cafés est donnée par les écrivains et l'animateur. L'approche est complexe, me semble-t-il. Entre le ton *populiste*, « Je ne sais pas si l'un d'entre vous comprend de quoi le directeur artistique veut que nous discussions », le ton *analytique* du colloque universitaire et le *dévoilement* de l'intrigue, l'équilibre est délicat et a été heureusement réussi pour la majorité des rencontres. Soulignons l'excellent travail des animateurs Catherine Voyer-Léger, Tristan Malavoy et Claudia Larochelle.

Osée par le choix des invités, la programmation d'Étienne Beaulieu a permis d'aller à la rencontre d'écrivains dont l'œuvre n'est pas nécessairement grand public. Je pense ici aux poètes et aux essayistes plus nombreux cette année à être conviés à participer au festival.

ESPACE JEUNESSE

Pour mieux remplir son mandat de valoriser l'écriture, le volet jeunesse a été élargi. Ainsi, les élèves de l'école de Sainte-Catherine-de-Hatley en plus de ceux d'Eastman ont bénéficié d'ateliers que j'ai eu le plaisir d'animer avec ma collègue Michèle Plomer. Les lettres primées ont été lues lors de l'ouverture officielle.

Pendant le festival, les 3 à 12 ans ont participé à des activités gratuites. Le tarif plus abordable pour les cafés offerts aux adolescents était une délicieuse surprise. Animées par Amélie Boivin Handfield, les rencontres avec Catherine Desmarais, Jean-Vincent Roy et Patrick Senécal étaient pétillantes et énergisantes. *Raconter entre deux âges* a réussi le pari d'attirer quelques adolescents, qui sont sortis avec le sourire de ceux qui ont fait une heureuse découverte. Ce public, chacun le sait, est exigeant et difficile à rassembler en dehors du milieu scolaire.

CAFÉS ET GRANDES ENTREVUES

Le thème de ces 14^e Correspondances a été abordé sous différents angles : paysages nordiques, américains, urbains, empruntés. Le paysage comme espace à regarder, à habiter, qui ramène le lecteur à la notion de temps et crée un dialogue entre le paysage intérieur et le réel. « Écrire me permet de nommer, comme les explorateurs qui nommaient un lieu pour le faire exister », explique Dominique Fortier. « Nommer, mais sans tout dévoiler. Je cherche l'essence de la petite chose, un souvenir qui permet au paysage d'acquiescer un sens », ajoute Judy Quinn. « Et si le paysage est porteur de mémoire, il lui arrive d'être à la fois obstacle et passage », souligne Marie-Pascale Huglo.

« Décrire des villes icônes est un défi. Il faut défaire le cliché, aller chercher dans ce paysage ce dont le personnage a besoin », avance



Bureau des Correspondances d'Eastman

Francine Ruel, qui a emprunté à Venise l'image d'une ville penchée sur le canal comme un corps humain qui s'effrite avec l'âge. Commentaire corroboré par Dominique Garand qui, dans son écriture, tente de décrire une ville plus subjective que réelle, loin du regard touristique. Christiane Lahaie constate que ses sens sont exacerbés lorsqu'elle écrit ailleurs, dans un autre paysage.

« Explorer les couches de temps qui se superposent autant pour les individus que pour la collectivité, inscrire ma grand-mère géographiquement en rappelant le paysage politique de l'époque pour mieux comprendre ses gestes », raconte Anaïs Barbeau-Lavalette en décrivant sa démarche dans le café *Habiter le temps*. William S. Messier confie être obsédé par la notion de frontière délimitée. « La frontière est un symbole, plus qu'une réalité, dit-il, si semblable d'un côté ou de l'autre. » Daniel Grenier propose un autre point de vue : « Plus on s'approche de la frontière, plus elle est problématique ; alors que plus on s'éloigne, plus elle s'impose comme une évidence. »

L'américanité est-elle un cliché ? Louis Hamelin se penche sur le concept de l'œil américain, « une façon typiquement sauvage d'être en contact avec la nature ». Pour Elsa Pépin, « la trace du passage de l'homme est partout en Europe, alors qu'ici, les espaces permettent de marcher sur des terres vierges ». Daniel Canty, qui a exploré les États-Unis en suivant la direction du vent, rappelle que le paysage d'un champ de blé reste magnifique même s'il est le résultat de la technologie.

Réunissez des amoureux de plein air et vous entendrez des histoires d'ours ! La notion d'arrière-pays est abordée sur un ton plus badin. « Où



est l'arrière-pays ? » demande l'animateur à Jean Désy, François Hébert et Samuel Archibald. Est-il seulement opposé au littoral ? N'est-il pas tout lieu ni tout à fait exploré ni organisé... et habité de mouches noires ?

Réfléchir sur un thème en public peut mener à de navrants glissements. L'affirmation que le paysage n'existe que par l'œil et la parole de l'artiste a suscité des réactions de l'assistance. Cette maladresse a tout de même permis de faire avancer la réflexion en apportant l'idée de cadrage : l'écrivain choisit des mots pour décrire le paysage comme le peintre choisit l'espace à peindre. Pour sa part, Carole David explique qu'elle préfère les images de vide pour reconstruire l'univers et qu'il faut déchirer le paysage pour voir ce qu'il y a derrière. Élise Turcotte s'approprie le paysage jusqu'à en faire son autoportrait. Martine Delvaux a cherché à recréer un paysage du Québec encore tabou.

Pour Louise Warren, le fragment correspond au cadrage dont il a été question dans le café précédent. Elle ajoute que l'idée de mémoire est fondamentale et qu'il faut savoir s'ouvrir et s'abandonner dans le paysage. Pour Denis Thériault, le paysage existe dans l'œil de celui qui l'observe. Autrement, on parlerait de nature et de beauté. L'écrivain cadre en choisissant ce qu'il a à dire... et le lecteur remanie le paysage de l'écrivain. Personnellement, j'ai aimé que ces auteurs reviennent sur des idées évoquées dans d'autres cafés. Cela permet une continuité dans les échanges.

Il arrive que le sens du spectacle de Kim Thúy déstabilise le propos d'une table ronde. Cette année, l'attitude de Thúy au café « Apocalypse du paysage » a été plus retenue, à l'image de la sobriété de son œuvre. Elle partage avec le public son besoin de saisir la beauté d'un moment, même fugace, pour se défendre contre l'atrocité du monde. Pour cette auteure, le paysage porte l'empreinte de la mémoire, des émotions. Au pique-nique, seule devant un public conquis, Thúy est généreuse et drôle. Cette façon de terminer le récit d'événements tragiques par une boutade est-il autant un jeu de scène qu'une manière d'esquiver son émotion ?

Le public s'est malheureusement perdu pendant le café consacré aux chemins et aux sentiers, qui n'a pas permis à Corinne Larochelle, Tristan Malavoy et Jacques Boulerice d'échanger efficacement sur le thème proposé.



Daniel Grenier, Anaïs Barbeau-Lavallette et un de ses enfants.



Étienne Beaulieu, directeur artistique

Les grandes entrevues laissent la parole à un seul écrivain. Les entretiens avec Jocelyne Saucier, Marc Séguin et Pierre Morency ont été applaudis chaleureusement. L'assistance apprécie la franchise et la vérocité de Saucier qui, après le succès du roman *Il pleuvait des oiseaux*, craint que sa parole publique ne finisse par écraser sa voix intérieure. Elle est séduite par l'humilité et l'intériorité de Marc Séguin et envoûtée par le poète Pierre Morency qui rappelle l'histoire d'amour de l'auteur avec la nature, celle que nous habitons et qui nous habite.

LE PAYSAGE CHANTÉ PAR THOMAS HELLMAN, PORTE-PAROLE 2016

Au cours de l'hiver, les Correspondances ont innové en présentant gratuitement quatre soirées « hors les murs ». L'événement consacré à Yvon Rivard, qui a magnifiquement lu des extraits du *Siècle de Jeanne*, et à Thomas Hellman a été particulièrement apprécié. En café, Hellman reprend quelques chansons de ce spectacle et fait voyager l'auditoire dans le paysage américain, de l'histoire de la conquête de l'Ouest à la crise de 1930. Le porte-parole fait part de ses craintes de voir le rêve de paysage organisé d'Henry Ford et l'industrialisation prendre le dessus sur le rêve de relation poétique et littéraire d'Henry Thoreau. « Autrefois, rappelle Hellman, la frontière vierge à découvrir était à l'ouest. Aujourd'hui, le Nord, si vaste et si sauvage, est la frontière que l'homme veut à la fois faire reculer et fouler. » À nous de forger ce paysage à l'image du rêve le meilleur pour l'humanité.

LA FAMILLE DES CORRESPONDANCES

Nombreux sont les écrivains qui évoquent le plaisir d'être de retour ou l'honneur d'être invités pour la première fois. Pour le public, leur proximité dans une atmosphère quasi informelle crée le sentiment d'être membre de la famille de ceux qu'on a lus ou qu'on lira. Espérons que les subventions et commanditaires seront nombreux en 2017 pour permettre à plus de lecteurs d'assister à des coûts moindres aux riches échanges qu'offre cet événement.

EN ROUTE VERS 2017

Après nous avoir invités à réfléchir sur la manière d'*Habiter le paysage*, l'équipe du directeur général Raphaël Bédard-Chartrand est déjà à pied d'œuvre pour la prochaine édition qui explorera les *Archipels de la francophonie*. Dany Laferrière sera de retour dans le rôle de porte-parole.

Quant à moi, après les journées caniculaires sous la tente de l'Espace Québecor, je me suis rendue au lac Memphrémagog, face au mont Orford. J'ai répété un geste fait des centaines de fois au cours de ma vie mais, pour la première fois, en me glissant dans l'eau, grâce à toutes les paroles des écrivains échangés pendant le festival, plus que l'habiter j'ai vécu la sensation d'entrer dans le paysage.